

(Avec le coup d'Etat militaire du 11 septembre 1973 s'est abattue au Chili une très sévère répression. Les premiers témoignages sur les événements commencent d'arriver. Pour des raisons évidentes, le nom du signataire du document a été omis) (Note DIAL).

VALPARAISO - VIÑA DEL MAR

Les faits

Entre 4h et 5h du matin, tous les moyens et voies de communication sont coupés. Des tanks prennent position devant la "Intendencia" de Valparaiso. Les forces de la Marine de Guerre occupent tous les points stratégiques de la province, usines et raffineries. Les ouvriers qui réussissent à répondre à l'appel de la "Central Unica de Trabajadores" (Confédération Générale des Syndicats) sont aussitôt arrêtés en arrivant sur les lieux de travail. C'est ainsi que 250 ouvriers de la K.D.P. (entreprise d'immeubles préfabriqués, donnée par l'URSS) sont jetés sauvagement à terre et frappés à coups de crosse. Ils resteront couchés sur le ventre, les mains derrière la nuque, de 8h à 18h30 en plein soleil. Les quelques "rebelle" qui protestent ou essaient de fuir sont descendus par les rafales de mitrailleuse. A 13h30, on libère au hasard les trois-quart du personnel... car aucune liste des cadres ou dirigeants syndicaux n'a pu être trouvée. X..., une jeune fille amie est aussi libérée; c'est elle qui me rapporte les faits. Mais cette pseudo-libération n'est que reculer pour mieux sauter.

A Textil-Viña, l'usine la plus importante de filature de la province, le personnel qui a réussi à rejoindre son lieu de travail dès le matin est arrêté de la même manière, mais gardé debout, les mains derrière la nuque, de 8h à 17h. Une grande partie d'entre eux est ensuite emmenée à bord du "Maipo", un bateau très moderne de la marine marchande de la C.S.A.V. (Compagnie Sud-américaine de Vapeurs), bateau qui a accosté le matin même à l'extrémité du quai d'embarquement. Aucune tentative pour s'en approcher n'est possible, car les bateaux de guerre et les sous-marins surveillent l'accès par la mer... et les rafales de mitrailleuse se chargent de nettoyer le quai.

A la ENAMI et à la ENAP, raffinerie de cuivre et de pétrole, on use des mêmes procédés. Quant aux dirigeants qui ont eu connaissance du coup d'état avant de partir au travail et qui sont restés à la maison, l'infanterie de marine vient les chercher à domicile. Beaucoup d'entre eux sont fusillés sur le champ, sous les yeux de leurs femmes et de leurs enfants.

Dans la soirée, un communiqué des Forces Armées déclare que chacun devra obligatoirement se rendre à son lieu de travail le lendemain mercredi, et que les travailleurs ne seront pas l'objet de représailles. Seront considérés comme "hors la loi" tous ceux qui refuseront de se rendre au travail. Le communiqué invite spécialement les ouvriers des

chantiers navals LAS HABAS à reprendre le travail en toute sécurité. Mais les ouvriers sont à peine arrivés sur les chantiers que des camions chargés de marins surgissent de toutes parts: les ouvriers sont matraqués et emmenés sur le Maipo.

Les jours suivants, les mêmes mesures de "nettoyage" se poursuivent, et des milliers de dirigeants et de travailleurs sont conduits sur le fameux Maipo, toujours avec le même procédé et avec la même sauvagerie: une fois sur le pont, on les jette la tête la première au fond des cales, ce qui représente un minimum de 15 mètres de hauteur. L'un de ces survivants, Y..., ouvrier de la Textil-Viña, me rapporte ces faits: il ne s'est pas rompu les os en tombant au fond de la dernière cale car il a eu la chance d'être jeté dans les derniers, ce qui a un peu amorti sa chute. Ces martyrs de la révolution n'auront qu'un peu de riz ou de haricots crus dans des seaux d'eau. Quelques-uns seront relâchés et rapporteront cette triste nouvelle à la maison. Y... est aussi relâché, mais il a complètement perdu la tête. Dans la nuit du samedi 15, le Maipo lève l'ancre pour une destination inconnue... et revient peu de temps après. Le communiqué officiel déclare que les extrémistes marxistes ont été placés "en lieu sûr"... Mais bien des faits laissent supposer que l'Océan Pacifique est leur dernière demeure. Allait-on conduire ces proscrits au corps démantelé après leur chute dans quelque hôpital du nord ou du sud du Chili, afin de les soigner ou de brûler leur dépouille à la morgue? Malheureusement, la sinistre tradition des représailles ouvrières de l'histoire du Chili nous rappelle que les détenus sur les bateaux ont presque toujours été jetés en mer avec une pierre au cou.

Perquisitions et arrestations nocturnes

Chaque nuit, chaque quartier est soigneusement fouillé de façon méthodique, maison par maison, appartement par appartement, et les suspects sont emmenés au stade de Playa Ancha. Dès la première nuit du 11, dans le quartier où je me suis réfugié pour organiser la lutte, 100 communistes sont arrêtés et vont rejoindre les milliers d'autres qui remplissent le stade. De ma fenêtre, je domine le stade. Ils passeront cette première nuit nus, sous un vent glacial, frappés et torturés par leurs bourreaux.

Selon la même méthode, un certain nombre sont relâchés et reviennent chez eux, se faisant ainsi les messagers involontaires d'une campagne de terreur. Les autres sont conduits à bord du Maipo (cet immense cargo possède cinq cales et chacune d'elles comporte trois étages). Etant donné l'affluence des prisonniers, le Maipo s'avère trop petit. On lui adjoint un autre cargo de la même compagnie C.S.A.V., le "Lebu", et dans un seul des douze compartiments qui composent les cales de ce bateau 300 prisonniers sont entassés et meurent de faim. Ce fait est certain, mais évidemment je ne puis citer le nom du témoin. Enfin, le troisième bateau qui reçoit des prisonniers et qui a souillé sa gloire à tout jamais est le fameux "Esmeralda", bateau-école et orgueil de la Marine chilienne. C'est à son bord que sont torturés en particulier les dirigeants politiques et syndicaux. Entre autres, un détail qui illustre mon affirmation: les prisonniers sont étendus à fond de cale, recouverts jour et nuit d'une couverture; celui qui relève la tête est tué séance tenante; Z..., jeune dirigeant politique, après des heures de désespoir, préfère mourir: il relève la tête... et la repose pour toujours.

Ce coup d'état a fondu sur la masse des travailleurs avec la rapidité foudroyante de l'éclair. Les différents partis politiques de gauche ont été décapités, la CUT complètement désorganisée et les dirigeants tués ou disparus. Une timide défense s'organise avec quelques militants du MIR, des partis socialiste et communiste. Mais que faire "les mains vides" contre les mitrailleuses qui crachent la mort? Les récentes fouilles des quinze jours précédents ont prouvé aux Forces Armées que les travailleurs n'avaient pas d'armes, puisque rien n'a été trouvé au cours des perquisitions faites par les commandos de marins dans les usines, les ateliers, les hopitaux et... les cimetières! Dans la nuit du jeudi au vendredi, quelques groupes privilégiés de militants de l'U.P., possesseurs d'armes courtes, attaquent les commissariats de Valparaiso pour s'emparer des armes et des uniformes des policiers. Réduits à l'impuissance par le feu des mitrailleuses, une centaine de résistants se réfugient dans l'Université de Playa-Ancha. Ils seront tous fusillés à l'intérieur de l'édifice, et 60 corps seront brûlés le lendemain, en plein jour et sous les yeux des passants, au stade Alejo Barrios de Playa-Ancha par où passent de nombreuses lignes d'autobus. Un témoin-ami qui m'a sauvé la vie m'a raconté lui-même ce qu'il a vu.

Grâce à une campagne de délation savamment orchestrée, les listes de dénonciation affluent et permettent un nouveau système de ratissage plus efficace. A l'arrivée au travail, à partir du vendredi, on ne pointe plus, mais on doit remettre sa carte d'identité. Le travailleur qui est sur la liste noire est aussitôt arrêté. On imagine facilement la hantise qui pèse sur chaque famille: il faut prendre congé des siens quotidiennement sans savoir si l'on reviendra le soir. En dehors de cela, des centaines de licenciements condamnent les suspects et leurs familles à mourir de faim.

Les carabiniers ont reçu l'ordre de se mettre en civil, car ils se sont rendus odieux à tout le peuple et on les attaque à chaque instant. Comme ces messieurs portent les cheveux très courts, afin qu'ils passent inaperçus on oblige les hommes à se couper les cheveux. Les marins organisent eux-mêmes des salons de coiffure dans les rues: le genre de coupe est "la boule à zéro". Le samedi, les femmes qui descendaient de leur colline pour aller au marché voient leur pantalon déchiré par les mêmes marins qui les renvoient chez elles en leur disant: "Allez vous mettre des jupons!". Ils allèguent bien sûr qu'ils ne veulent pas confondre les femmes qui portent des pantalons avec les hommes... Mais nous savons par expérience que tous les moyens sont bons pour humilier le peuple! C'est ainsi que les femmes arrêtées sont violées.

Le simulacre des funérailles d'Allende

Jeudi 13, le corps d'Allende arrive subitement de Santiago à Viña pour être enterré dans le caveau de famille du cimetière de Santa Inés, situé sur une des collines les plus populaires de la banlieue de Viña: la majorité de cette banlieue est très ouvrière et communiste. La nouvelle se répand comme une traînée de poudre, et ces pauvres gens se hâsardent à sortir de leur maison pour aller saluer une dernière fois leur cher président. 300 marins gardent les abords et l'intérieur du cimetière. On laisse la foule s'approcher. Les plus courageux osent regarder la tête du cadavre par la petite fenêtre vitrée du cercueil. Un ami, témoin oculaire, me raconte qu'il a vu une tête mutilée, les sour-

cils arrachés, le visage entièrement tailladé à coups de couteau. Je lui demande: "Tu l'as reconnu, toi, le président?". Il me répond: "C'était impossible de le reconnaître". Mais ce qui est certain, c'est que soudain les marins se jettent furieusement sur la foule en lui donnant des coups de crosse, et ils arrivent à arrêter une centaine de personnes qu'ils emmènent aussitôt.

Tous les jours, une intelligence machiavélique invente de nouveaux pièges pour arrêter le peuple et déchaîner la campagne de terreur. Des fusillades éclatent entre groupes de militaires, après le couvre-feu. Les plus naïfs qui sortent dans la rue dans l'espoir qu'un groupe de militaires va enfin passer à la sédition, sont impitoyablement fusillés sur place.

Le 18, jour de la fête nationale qui se célébrait chaque année durant deux ou trois jours avec de nombreuses solennités, les gens se réjouissent en apprenant que le couvre-feu aura lieu à partir de 20h. Peu après j'écoute un second communiqué qui annonce le couvre-feu à 22h. Enfin, après 16h30, le dernier contre-ordre annonce que le couvre-feu est ramené à 18h. La raison est très simple: toute personne qui circule dans la rue après l'heure du couvre-feu est fusillée sur place, sans aucune sommation.

Je ne vais pas continuer cette lugubre litanie. Mais l'ensemble du plan et chacun des détails qui le composent prouvent qu'une intelligence supérieurement sadique a conçu et réalise le massacre du peuple. Cette "super-intelligence" est celle de la C.I.A accompagnée de tout le sadisme du nazisme.

Le peuple chilien est-il vaincu? Envers et contre tout, la classe ouvrière et paysanne attend l'aide et la solidarité des ouvriers et des paysans du monde entier pour passer de nouveau à l'attaque: c'est notre seule espérance.

Un militant de Valparaiso

(Traduction DIAL - En cas de reproduction, nous vous serions obligés d'indiquer la source DIAL)